



We-Search

L'AGRICULTURE URBAINE

Oscar DUPLAT *

We-Search Journal | *Le Covid-19 vu par les sciences humaines*

2021 | pages 57-64

ISSN : 2684-596

Pour citer cet article :

DUPLAT, Oscar, « L'agriculture urbaine », in *We-Search Journal: « Le Covid-19 vu par les sciences humaines*», 2021, pp. 57-64

<http://www.we-search.be/>

* Rhétoricien à Notre-Dame des Champs (Uccle)

L'AGRICULTURE URBAINE

Une agriculture à bout de souffle

L'agriculture est depuis toujours le centre de toute forme de civilisation. Cette activité essentielle constitue la base de tout développement. La pluridisciplinarité de cette pratique en fait une thématique vaste et très complexe, dont les portes restent constamment ouvertes et sujettes à débat dans nos sociétés actuelles.

Depuis quelques dizaines d'années, l'agriculture fait face à de nombreux problèmes et peine à se réinventer. Les modèles agricoles d'après-guerre basés sur une production de masse sont aujourd'hui devenus désuets. Le réchauffement climatique, la croissance démographique mondiale, la diminution de terres arables et la pollution liée aux pesticides perturbent l'équilibre d'un secteur qui se révèle fragile et loin d'être pérenne.

Mais alors que de nombreux changements importants s'opèrent en ce moment au sein de nos sociétés, l'agriculture reste plus que jamais l'un des sujets les plus controversés. Logique, quand on sait que cette activité emploie plus de 42% de la population active au niveau mondial¹ et qu'elle est tout simplement essentielle à notre vie sur terre.

L'économie agraire est la plus polluante au monde car elle est responsable de plus de 26% des émissions de gaz à effet de serre (GES) de la planète². L'agriculture est également responsable de la diminution drastique des réserves d'eau ainsi que de la pollution de celles-ci suite au ruissellement des engrais et des pesticides utilisés dans les cultures. Des centaines d'hectares de forêt sont rasés chaque jour pour faire place à de nombreux champs de monoculture entraînant une gigantesque perte de biodiversité, alors que celle-ci est essentielle au bon fonctionnement de la Terre.

Les impacts de notre agriculture sont connus de tous mais malheureusement, ces modèles de production industriels sont bien ancrés dans les rouages de nos sociétés. En effet, nos systèmes agricoles ont montré depuis la fin de la première Guerre mondiale qu'ils étaient capables de répondre à une demande alimentaire de plus en plus grande, liée à la croissance démographique mondiale. Ils ont également démontré qu'ils savaient parfaitement s'adapter aux évolutions technologiques tout en augmentant les rendements et en diminuant les coûts de production.

Cependant, des solutions existent et sont déjà mises en place pour tenter de contrer toutes ces conséquences désastreuses. Chaque année, l'agriculture biologique gagne du terrain et tend à se démocratiser, bien qu'elle soit encore souvent confrontée à de nombreux stéréotypes. De nombreuses associations tentent désormais de protéger notre environnement et une réelle prise de

¹D'après le site : <https://www.colibris-lemouvement.org/magazine/agriculture-chiffres-cles>, le 9/11/20

²WARIDEL, Laure, La transition, c'est maintenant. Choisir aujourd'hui ce que sera demain, Montréal (Québec), Écosociété, 2020, chapitre n°5 : Se nourrir autrement.

conscience s'opère doucement dans nos sociétés, malheureusement encore trop axées sur la recherche constante de croissance.

Nous pouvons également remarquer que c'est cette prise de conscience qui guide les villes et leurs habitants à accueillir de nouvelles formes d'agriculture. Effectivement, nombreux sont les citoyens qui essayent de reverduriser leur ville pour amener un semblant de campagne dans des villes devenues fort épurées. Ce sont ces mêmes habitants qui se regroupent et créent depuis plusieurs années des potagers au cœur des villes, pour optimiser les espaces perdus et reconstruire des liens sociaux. Cette autonomie alimentaire et ce besoin de proximité ont poussé d'autres acteurs à voir les choses en grand. Ainsi, des fermes urbaines et verticales ont vu le jour un peu partout dans le pays pour développer à plus grande échelle les avantages de ces nouvelles technologies.

Cependant, même si ces fermes réduisent considérablement les surfaces de cultures et les besoins en eau des plantes qui y sont cultivées, peu de projets sont aujourd'hui entièrement aboutis et cohérents. L'agriculture urbaine consomme énormément d'énergie, dont l'origine n'est que très rarement verte. De plus, le poids de ces structures est important et peu de bâtiments peuvent accueillir ces fermes. L'optimisation des espaces perdus est donc en réalité un argument bien maigre, du moins lorsqu'il s'agit de grandes fermes. À cela s'ajoute un prix toujours fort élevé pour ces produits dont la culture reste elle aussi excessivement coûteuse, réduisant par conséquent leur possibilité de démocratisation à large échelle.

Enfin, du point de vue de l'agriculture locale, les nombreux avantages que procure, tant du côté du producteur que du consommateur, une relocalisation de l'agriculture sont eux aussi incontestables. De fait, la diminution du nombre d'intermédiaires depuis le champ jusqu'à l'assiette réduit considérablement les coûts de transport et la pollution qu'ils entraînent, améliorant la qualité et la fraîcheur des produits tout en réduisant le prix d'achat. Pour les agriculteurs, une production locale leur permet de ne pas être dépendants de la grande distribution, tandis qu'elle apporte aux consommateurs une réelle transparence sur l'origine de ce qu'ils consomment.

Néanmoins, et malgré le fait que de nombreuses ceintures vertes voient le jour autour des grandes villes pour tenter de participer à leur autonomie alimentaire et que de plus en plus de citoyens choisissent le circuit court pour s'alimenter, les possibilités à grande échelle de cette relocalisation de l'agriculture passent inévitablement par des décisions politiques qui tardent à être prises. A contrario, les plateformes de vente en ligne et les magasins coopératifs et participatifs séduisent de plus en plus de consommateurs et participent depuis quelques années au développement des modes de consommation alternatifs.

Un besoin de verdure

Mais parmi toutes ces solutions énoncées, l'une d'entre-elles se démarque particulièrement depuis plusieurs années, et les récents confinements n'ont fait qu'amplifier sa popularité auprès des citoyens : les potagers urbains. En effet, alors que, jusqu'il y a quelques années encore, les gens se tournaient vers les villes pour les facilités qu'elles procurent, aujourd'hui la tendance s'inverse et les gens sont de plus en plus demandeurs d'espaces verts. Ce besoin de nature est devenu primordial pour nombre d'entre nous et la crise sanitaire liée au Covid-19 a également amplifié ce besoin. Le jardinage, peu importe sa forme, est ainsi devenu l'une des activités favorites de nombreux citoyens, tant à la campagne que dans les villes. Les balcons, les terrasses, les petites plateformes ou encore

les toits qui étaient vides il y a encore quelques temps se sont ainsi verdurisés, ramenant une part de nature dans des villes parfois très épurées.

Cette satisfaction de pouvoir consommer des produits frais que l'on a cultivés soi-même, que ce soit des herbes aromatiques pour les plus petits espaces ou même des légumes pour les plus grands, a poussé de nombreux citadins à se lancer dans leur propre production. Cette tendance innovante, aussi modeste soit-elle, permet cependant de conscientiser les personnes aux vrais goûts, souvent oubliés, de nos aliments et d'également promouvoir une forme d'écologie dans des villes de plus en plus polluées.

L'agriculture urbaine, à son échelle la plus simple, est à la portée de chacun d'entre nous. Elle constitue une activité de détente facile autant pour les adultes que pour les enfants qui voient pousser leurs semis. En plus de ces aspects écologiques et pédagogiques, ce phénomène, amorcé aux États-Unis au début des années 2000, permet également de faire des économies alimentaires, même si elles sont parfois dérisoires. Ce besoin de nature en ville qu'éprouvent les citadins témoigne d'une réelle prise de conscience. L'Homme est devenu une espèce urbaine mais tente aujourd'hui de se reconnecter au monde du vivant sans perdre les avantages de ce qu'il a créé.

Une envie de produits locaux

Ce retour au vert dans les villes est également marqué par l'envie d'une meilleure transparence sur l'origine de ce que l'on consomme. En effet, la mondialisation permet aujourd'hui aux consommateurs du monde entier d'avoir accès à des aliments qui proviennent des quatre coins du globe, et ce, quasiment toute l'année. Cette multimodalité alimentaire inquiète de plus en plus de consommateurs, soucieux de la traçabilité de ce qu'ils mangent. Une production et une consommation personnelles s'inscrivent donc dans le contexte d'un retour à l'agriculture urbaine. Les gens ont de moins en moins envie d'être dépendants des entreprises agroalimentaires qui omettent souvent d'indiquer l'origine et les conditions de production des aliments qu'elles vendent. Attentifs à leur alimentation, nombreux sont ceux qui se tournent désormais vers des alternatives plus locales, qui se lancent dans leur propre maraîchage familial s'ils en ont la place, ou simplement avec quelques semis dans leur arrière-cour.

La FAO³ estime qu'1m² de terre en ville peut produire en moyenne, selon ce qui est planté, plus de 20kg de nourriture par an⁴. Toujours selon la FAO, il serait possible de faire pousser sur ce mètre carré : 200 tomates (30kg) par an, 36 laitues tous les 2 mois, une dizaine de choux tous les trimestres ou plus de 100 oignons tous les 4 mois². Ainsi, même un petit potager sur un balcon peut offrir une belle récolte à celui qui s'en occupe. Cette production singulière permet également une revalorisation des déchets ménagers organiques qui peuvent être directement utilisés comme fertilisant naturel pour les jardinières. Cette agriculture, utopiste il y a encore quelques années, vise désormais à retrouver des liens avec notre Terre en apprenant à la connaître, en ramenant la campagne en ville plutôt que l'inverse, et à faire du consommateur, le producteur.

³Organisation des Nations Unies pour l'Alimentation et l'Agriculture

⁴<http://www.fao.org/soils-2015/news/news-detail/fr/c/335259/> , le 21/11/20

L'optimisation des espaces vacants

Pour faire face à la diminution de plus en plus importante des terres arables dans le monde, la ville peut apporter une solution en offrant ses toits et ses espaces verts comme nouvelles surfaces cultivables. Rien qu'en région de Bruxelles-Capitale, on estime à 6 millions de mètres carrés la surface imperméabilisée et donc potentiellement cultivable⁵. Si l'on revient à notre chiffre de la FAO (20kg de nourriture par mètre carré cultivé), ce sont donc 120 mille tonnes de fruits et légumes qui pourraient être ainsi produits chaque année. De quoi assurer une autonomie alimentaire partielle aux habitants de Bruxelles.

L'agriculture urbaine ramène nos villes à leur fonction nourricière de base, comme elles l'ont fait jusqu'au début du XXe siècle. Les technologies actuelles en matière d'agriculture urbaine permettent de compenser le manque de place lié à la densité de population dans nos villes pour produire autant qu'avant, mais avec moins d'espace. La proximité qu'offre la ville entre les consommateurs et les producteurs aidera à favoriser le circuit court et donc à garantir la traçabilité de ce que les citoyens mangeront. De plus, les possibilités de développement de ces cultures en ville sont nombreuses : utilisation des grands toits plats pour accueillir des fermes aquaponiques comme BIGH FARM sur les abattoirs d'Anderlecht, développement de potagers collectifs en périphérie ou encore exploitation des caves et des sous-sols pour la culture de champignons ou de chicons comme le fait déjà PermaFungi à Tour&Taxis.

En 2050, nous serons plus de 9,6 milliards d'êtres humains sur la Terre et on estime que 75% de cette population (contre un peu plus de 50% en 2020) se concentrera dans les villes, soit plus de 7 milliards de personnes⁶. Chaque année, les terres agricoles laissent place à de nouvelles infrastructures humaines réduisant par conséquent les espaces cultivables. Le défi consistera donc à nourrir ces citadins avec d'autres surfaces et pour cela, les villes disposent d'un potentiel énorme encore inexploité. Dans la lutte contre le changement climatique, contre l'urbanisation ultra-rapide ou encore face aux gaspillages alimentaires, elles ont déjà démontré qu'elles pouvaient être de véritables laboratoires innovants, capables de relever d'autres défis comme celui de l'approvisionnement alimentaire auquel elles devront faire face.

Aujourd'hui, plus de 800 millions de personnes⁶ sont déjà engagées dans cette production « futuriste » à travers le monde. On pourrait donc croire à première vue qu'elle a conquis l'ensemble du globe. En réalité, elle n'en est qu'à ses balbutiements. En effet, la valeur estimée de cette agriculture urbaine ne dépasse pas les 500 millions de dollars, soit même pas 1% des 1 500 milliards que comptabilise l'ensemble du marché de l'agroalimentaire⁷.

Cependant, derrière ces chiffres à première vue peu encourageants, de nombreuses initiatives se développent un peu partout, permettant d'entrevoir un avenir prometteur à ce modèle agricole alternatif. Un autre avantage des villes, c'est qu'elles permettent d'accueillir plusieurs techniques de

5VAN VYVE, Valentine, « Les toits de Bruxelles accueillent une ferme unique en son genre », La Libre Belgique, mardi 24 avril 2018, pp.22-23

6THEUNIS, Laetitia, « Le maraîchage urbain pour s'insérer dans l'économie urbaine », Le Soir, mercredi 22 février 2017, p.14

7<http://www.fao.org/news/story/fr/item/1309419/icode/>, le 4/12/20

culture. Ainsi, des fermes High-Tech hors sol à la culture en bacs en passant par l'apiculture, une multitude de techniques s'adapteront aux espaces urbains.

L'envie d'être autonome

Aujourd'hui, il existe à Bruxelles un peu plus de 400 potagers collectifs⁸ pour une superficie totale de 800 000 m². À l'échelle mondiale, plus d'un milliard de personnes cultivent déjà une petite parcelle de terre, privée ou publique, aussi bien au Nord qu'au Sud du globe. Les anciens « jardins ouvriers » de l'époque de la Révolution industrielle, sources de nourriture pour les plus pauvres, se sont au fur et à mesure transformés en potagers urbains, devenus aujourd'hui de véritables refuges pour une biodiversité urbaine fragilisée.

Ces potagers urbains, souvent vus au début comme occupés par quelques « extrémistes aux idées écologiques », se sont finalement fait une place au sein de toutes les classes sociales pour les nombreux avantages qu'ils procurent. En effet, ces espaces collectifs et horticoles ne servent pas uniquement de lieux de culture : ils sont devenus de véritables échappées vertes au sein des villes. Ils sont source d'échanges, de convivialité et recréent des liens sociaux entre les habitants d'un quartier.

Certains voient en ces potagers urbains l'opportunité d'être plus autonome au niveau alimentaire en y cultivant directement leurs légumes. Ce début d'autosuffisance tente beaucoup de citoyens qui, étant coupés du monde agricole, veulent (vraiment) savoir d'où viennent leurs fruits et légumes.

D'autres y voient simplement un loisir, une activité de détente. De plus en plus d'écoles, primaires ou secondaires, possèdent d'ailleurs leur propre potager dans l'idée d'un apprentissage actif par la pratique. Il en est de même pour bon nombre d'entreprises qui voient en cette forme d'agriculture une manière de souder leurs employés en leur proposant une activité simple et valorisante.

Cette agriculture urbaine, qui existe depuis la création des premières villes, s'est vue restreinte au fil des années par l'augmentation de la densité des habitats et par la diminution des espaces verts dans les grands centres urbains. Mais aujourd'hui, cette pratique s'est imposée dans le paysage de nos villes car elle est devenue l'une des composantes primordiales pour la sauvegarde de la biodiversité. À Bruxelles, tous les parcs publics doivent obligatoirement depuis 1990 conserver quelques parcelles de terres pour accueillir des potagers collectifs⁹. Ces efforts de la part de la région Bruxelloise s'inscrivent dans l'idée de reconstituer un maillage vert pour favoriser le développement de la faune et de la flore dans la capitale. Et les potagers sont des éléments essentiels dans la consolidation des maillages, car ils offrent aux petits insectes et aux pollinisateurs nourriture et abris, qui par leur retour en ville contribueront à celui des oiseaux.

À côté de tous ces potagers collectifs, les particuliers qui en avaient la possibilité se sont également mis à cultiver quelques plantes à petits fruits dans le fond de leur jardin, ainsi que quelques légumes en pleine terre ou dans des bacs potagers. Cet ensemble d'initiatives, aussi modestes soient-elles,

⁸D'après le rapport Good Food sur « L'évolution du nombre et de la superficie des potagers en Région bruxelloise entre 2013 et 2018 » paru en août 2019

⁹POLLET, Jean-François, « Les potagers urbains, question de survie au Sud », *Imagine (Demain le monde)*, n°49, mai & juin 2005, pp. 17-21

permet néanmoins de promouvoir une écologie urbaine devenue aujourd'hui plus que primordiale pour l'avenir de la biodiversité.

Une finalité sociale

Depuis quelques années, certains potagers collectifs sont spécialement utilisés pour leur dimension pédagogique. Nombreux sont les acteurs sociaux qui disposent aujourd'hui d'un potager au sein de leurs infrastructures. Effectivement, le jardinage est réputé pour ses nombreuses vertus, notamment sur l'anxiété, la dépression et le maintien général d'une bonne santé physique. C'est dans cette optique que plusieurs CPAS et internats de Wallonie ont créé depuis quelques années leur propre potager, cultivé par toutes ces personnes en difficulté.

En effet, le jardinage est une activité extrêmement gratifiante car en quelques mois, les efforts consentis sont rapidement récompensés par la récolte de ce qui a été planté. Cela permet donc aux personnes de satisfaire un besoin de réussite, de se réconcilier avec la vie et de retrouver leur confiance en elles. La plupart de ces centres cuisinent leur récolte avec leurs patients, ce qui permet une continuité dans les liens sociaux, tout en leur donnant quelques informations pour une alimentation saine. La relation avec la nourriture est également mise en avant dans les potagers collectifs réservés aux personnes précarisées. Ces espaces de culture permettent à ces personnes d'arrondir leurs fins de mois. Les centres insistent par la même occasion sur l'importance d'une alimentation saine et de qualité, même avec peu de moyens, en offrant à ces familles la possibilité de cultiver leurs propres légumes.

Certains potagers urbains vont même plus loin, en permettant à des personnes en réinsertion sociale de retrouver un emploi grâce à des partenariats avec des restaurants ou des petites épiceries de quartier. Ces types de collaborations se créent de plus en plus dans les grandes villes de Belgique, regroupant des ASBL à finalité sociale et des projets alimentaires en quête de sens. À Molenbeek-Saint-Jean, 1 500 m² de terre sont utilisés¹⁰ depuis début 2015 (voir photo) pour y cultiver des fruits et des légumes qui sont directement utilisés dans les cuisines d'un restaurant zéro déchet et d'une sandwicherie durable, tous deux situés à une centaine de mètres du potager. L'excédent est vendu dans le petit magasin de l'ASBL et sur le marché biologique de Molenbeek. Pendant la haute saison, entre 60 et 100 kg de légumes¹⁰ y sont récoltés par semaine, ce qui permet à l'ASBL d'être quasiment autonome financièrement et de ne pas trop dépendre des subsides bruxellois.

L'agriculture urbaine permet donc d'associer des productions alimentaires locales et durables à des projets de réinsertion sociale, tout en dynamisant l'économie circulaire. Les projets se multiplient mais les terres en ville se font rares. La réussite de ceux-ci portera donc sur la compréhension de l'influence qu'ont ces projets sur les divers enjeux actuels, tant au niveau social qu'environnemental. Cette nouvelle agriculture devra en revanche s'accompagner d'une diminution de la pollution urbaine. Même si les métaux lourds n'atteignent pas les toits, ils sont fortement présents au niveau du sol. Il faudra donc réfléchir aux zones d'implantation de ces potagers urbains qui, dans l'idéal, devraient se situer dans des quartiers principalement piétonniers pour limiter les risques de pollution. Le potentiel de nos centres urbains et de leurs périphéries est donc énorme, et l'envie

¹⁰ THEUNIS, Laetitia, « Le maraîchage urbain pour s'insérer dans l'économie urbaine », Le Soir, mercredi 22 février 2017, p. 14

des citoyens de consommer des produits de qualité et de proximité est elle aussi bien présente. Cet élan devra néanmoins être soutenu par des politiques de développement urbain et agricole à la hauteur des enjeux sociétaux qui les concernent, pour transformer les contraintes en opportunités et inciter le secteur agricole et les consommateurs à devenir acteur des changement de demain.

BIBLIOGRAPHIE

POLLET, Jean-François, « Les potagers urbains, question de survie au Sud », *Imagine (Demain le monde)*, n°49, mai & juin 2005, pp. 17-21

Rapport Good Food sur « L'évolution du nombre et de la superficie des potagers en Région bruxelloise entre 2013 et 2018 » paru en août 2019

THEUNIS, Laetitia, « Le maraîchage urbain pour s'insérer dans l'économie urbaine », *Le Soir*, mercredi 22 février 2017, p. 14

VAN VYVE, Valentine, « Les toits de Bruxelles accueillent une ferme unique en son genre », *La Libre Belgique*, mardi 24 avril 2018, pp. 22-23

WARIDEL, Laure, « La transition, c'est maintenant. Choisir aujourd'hui ce que sera demain, Montréal » (Québec), *Écosociété*, 2020, chapitre n°5 : *Se nourrir autrement*.

<https://www.colibris-lemouvement.org/magazine/agriculture-chiffres-cles> , consulté le 10/08/21

<http://www.fao.org/soils-2015/news/news-detail/fr/c/335259/>, le 21/11/20

<http://www.fao.org/news/story/fr/item/1309419/icode/>, le 4/12/20